

Séance du samedi 3 avril 2010

Sabine Racinet

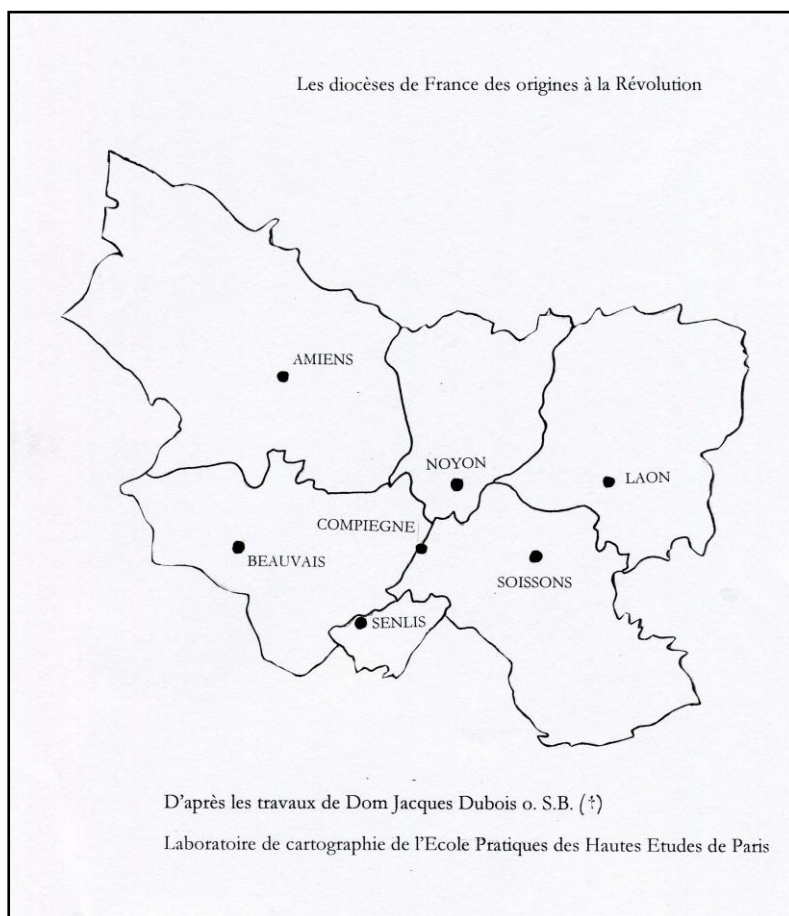
La christianisation de la région « autour de Compiègne »

Le présent exposé fait suite à un travail universitaire présenté en 2002 à l'Université de Reims-Champagne-Ardenne sous le titre : « Peuplement et christianisation dans la partie occidentale de la province ecclésiastique de Reims (anciens diocèses d'Amiens, de Beauvais et de Noyon, du IV^e à la fin du Xe siècle) » et pourrait servir de précédent à une recherche ayant pour thème la christianisation dans le diocèse ancien de Soissons et plus précisément à Compiègne : bien que les articles des érudits locaux apportent souvent des vues pertinentes sur la question, une synthèse moderne intégrant les données historiques et archéologiques les plus récentes reste encore à faire et on se bornera, grâce à l'éclairage apporté par l'étude des diocèses voisins, principalement ceux d'Amiens, de Beauvais et de Noyon, à esquisser des pistes, des hypothèses de travail concernant l'évangélisation et la christianisation à Compiègne même.

Le cadre ecclésiastique ancien :

Chaque diocèse ancien présente un profil historique un peu personnalisé : il est donc tout à fait probable que le diocèse de Soissons, limitrophe des diocèses de Beauvais et de Noyon (voir carte) et dans lequel se trouve Compiègne, offre des ressemblances avec eux dans sa création et son

évolution tout en conservant des caractères distinctifs. Les diocèses anciens correspondant à l'aire géographique de la Picardie actuelle (Aisne, Oise et Somme) dépendent de la métropole ecclésiastique de Reims à partir du Ve siècle et l'on connaît le rôle déterminant de saint Remi dans cette création. Le diocèse d'Amiens est le plus étendu géographiquement avec des zones littorales ouvertes et donc exposées aux influences religieuses nordiques. L'ancien diocèse de Beauvais a été évangélisé de manière précoce (certainement au IV^e siècle) et conserve encore des traces de la période paléo-chrétienne. L'ancien diocèse de Noyon, quant à lui, s'est trouvé associé à des cités éloignées géographiquement, celles de Vermand et de Saint-Quentin dans l'Aisne et celle de Tournai (en Belgique), en raison des



hasards de son histoire. L'ancien diocèse de Laon, quant à lui, a été créé plus tardivement que les autres, suite à un démembrement à partir du diocèse de Reims. Celui de Senlis, le plus petit, est compris dans la zone d'influence de Paris et possède des caractères originaux qui le distinguent nettement des autres. Le diocèse de Soissons, enfin, se signale par un profil archéologique et historique encore différent parce que Soissons au haut Moyen Âge était une capitale politique, à l'époque de Clovis et encore à celle de Clotaire au VI^e siècle, et on a déjà rappelé le rôle de saint Remi dans l'évangélisation de cette partie de la Belgique seconde.

Au haut Moyen Âge et dans la zone septentrionale de l'empire franc, la Picardie, soumise à des influences diverses en raison de sa position géographique, est une zone de marche et elle est dotée d'un patrimoine archéologique important pour l'époque paléo-chrétienne. Mais cette richesse est souvent latente parce les invasions répétées, au III^e siècle, puis au Ve siècle et au IX^e siècle enfin, ont détruit les bâtiments en élévation, tout en induisant une certaine mobilité des populations, une fragilité économique récurrente et un brassage culturel évident avec des influences anglo-saxonnes et germaniques : l'étude du peuplement devient alors une composante essentielle dans l'analyse du phénomène de la christianisation de notre région. Ces particularités sont inscrites dans le paysage : certaines églises romanes gardent les traces fugaces de leur origine très ancienne, carolingienne parfois, mais les guerres fréquentes, jusqu'à l'époque contemporaine, en ont détruit la plus grande partie. Nous connaissons encore des abbayes comme Saint-Riquier ou des cathédrales comme celles d'Amiens, de Laon ou de Senlis mais il ne reste rien de Saint-Lucien de Beauvais ou encore de Corbie. La seule « cathédrale » datée de l'époque carolingienne et encore en élévation, est la Basse-Œuvre de Beauvais mais elle fait figure quasiment d'anomalie ...

Les sources :

Pour la période envisagée (entre le IV^e siècle et la fin du Xe siècle), elles sont historiques et archéologiques. La part des documents textuels concernant le haut Moyen Âge est faible au regard de la tradition conservée pour les époques postérieures. Parallèlement, les documents archéologiques forment un corpus « ouvert » qui est le seul à permettre, avec la relecture critique des textes, le renouvellement des problématiques et l'acquisition de connaissances nouvelles dans ce domaine. Les textes sont peu nombreux au regard de la tradition médiévale dans son ensemble, l'époque carolingienne étant plus documentée que la période mérovingienne. Le corpus se compose de textes normatifs, conciles, chartes, listes épiscopales, diplômes et cartulaires qui tirent leur pouvoir d'application de l'autorité dont ils émanent, de textes hagiographiques qui visent à l'édification des fidèles et d'œuvres historiques comme celles de Grégoire de Tours, de Nithard ou encore d'Eginhard entre le VI^e et le IX^e siècle. La part des manuscrits conservés est très faible et son corpus est clos. Quant aux textes publiés, souvent dans de grandes collections comme les *Monumenta Germaniae Historica* ou les *Annales* des Bollandistes au XIX^e siècle et même parfois depuis le XVIII^e siècle, ils sont en latin et très peu traduits en français. Les données archéologiques, quant à elles, sont accessibles aux spécialistes et aux chercheurs, grâce à la publication de Cartes archéologiques (de l'Oise, de l'Aisne, ces dernières étant parues et celle de la Somme, à paraître) et à des fichiers informatisés dans le cadre du Service Régional de l'Archéologie (S.R.A.) d'Amiens.

Les critères évolutifs de la « christianisation »:

La rationalité historique réclame des repères chronologiques qui sont relativement difficiles à fournir, en raison de la complexité de la notion de christianisation : à partir de quel moment peut-on dire qu'une communauté ethnique, géographique est « chrétienne » ? L'existence d'églises constituées reconnues dans le cadre d'une hiérarchie établie clairement, celle de clercs voués à des tâches définies, l'existence d'un culte envers un saint, des rites avérés, y compris dans le domaine funéraire, l'érection d'églises avec une titulature ou plus modestement de chapelles, en zone urbaine et en zone rurale, en sont les marques les plus évidentes. Ces critères sont à décliner de manière chronologique : si les premières chapelles privées érigées par les propriétaires terriens sur leurs domaines à l'usage de leur famille puis d'une petite communauté peuvent le signe d'une première

imprégnation chrétienne, l'œuvre d'évangélisation menée par les saints en Picardie aux VI^e et VII^e siècles donne le départ à une christianisation en profondeur, confortée ensuite, avec l'aide des puissances temporelles, par l'édification des édifices chrétiens majeurs de la région jusqu'au Xe siècle et par des pratiques culturelles bien établies.

Par ailleurs, le cadre administratif de la Gaule, on le sait, est largement tributaire des infrastructures créées par les Romains : le territoire est divisé en *civitates*¹, terme qui finira par désigner également les diocèses, et subdivisé en *pagi*, du latin *pagus*, qui donnera le mot « pays » au sens micro-local du terme². La gestion des limites de ces cités, et le cas se pose à certaines époques pour celles qui existent entre les diocèses de Noyon, Beauvais et Soissons, se révèle parfois problématique et induit quelques transformations mais, dans l'ensemble, ces limites sont souvent calquées sur les frontières naturelles que sont les forêts et les cours d'eau, et demeurent stables. Un exemple peut montrer que des modifications sont dues parfois à des raisons politiques : le siège de l'évêché de Vermand- Saint-Quentin a été déplacé à Noyon au VI^e siècle, sous l'impulsion de saint Médard et ce, pour servir les intérêts stratégiques du roi Clotaire 1^{er}, Noyon étant un site plus facile à défendre et plus proche de la capitale de son royaume, Soissons. La situation est complexe car ce même diocèse de Noyon s'est trouvé ensuite associé à un territoire bien plus nord, celui du Tournaisis. De même pour le cas du diocèse de Laon, fondé au début du VI^e siècle, après démembrement de la *civitas Remorum*, la cité des Rèmes ou habitants de la région de Reims.

La question des origines :

La tradition concernant un phénomène aussi prégnant que la christianisation a pesé son poids et pas toujours, on s'en doute, dans le sens de la véracité historique. Si l'on admet qu'une région est « christianisée » à partir du moment où elle possède un évêché (la démarche historique est alors régressive puisqu'elle vise à remonter ensuite aux « origines », dans la mesure du possible naturellement), ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît : la date de création des différents évêchés est le plus souvent hypothétique car les listes épiscopales, qui fournissent les noms des évêques présentés de manière chronologique, ont été établies après-coup, le plus souvent à l'époque carolingienne, elles ne sont pas sûres et donnent des dates « hautes », pour des raisons que l'on peut facilement imaginer, l'ancienneté étant un privilège extraordinaire, revendiqué par chaque diocèse.

Ainsi, à Amiens, la tradition a retenu surtout le nom de saint Firmin, venu d'Espagne au IV^e siècle pour évangéliser nos régions. Une première signature d'un évêque « amiénois », Euloge, est fournie par un concile en 346 mais elle est contestée. Cette datation précoce, au IV^e siècle, semble trouver cependant des éléments de confirmation grâce à l'archéologie, avec des stèles et des figurations chrétiennes sur des tombeaux, comme on le verra plus tard. A Beauvais, l'apostolat de saint Lucien interviendrait au III^e siècle mais son statut d'évêque et donc de fondateur de son Eglise est loin de faire l'unanimité. De plus, la liste de Beauvais est « mauvaise » et ses évêques ne sont réellement connus dans les chartes qu'à partir du VII^e siècle. Le premier évêque attesté à Noyon, *Sopronius*, n'apparaît qu'en 511. A Senlis, une tradition non avérée évoque le nom de saint Rieul dans la seconde moitié du IV^e siècle. A Laon, saint Génébaud est ordonné au V^e siècle comme premier évêque par saint Remi. Enfin, pour le diocèse de Soissons, un certain *Mercurius* serait également attesté en 346, ce qui donne une date relativement haute. On a donc affaire à une tradition lacunaire, « recomposée » à l'époque carolingienne mais cela n'induit pas que la Picardie ait été à l'écart des

¹ Suite aux réformes de Dioclétien au III^e siècle, la province de Belgique Seconde est attestée dans la *Notitia provinciarum et civitatum Galliae* (vers 384-450) avec la mention de douze cités correspondant à onze diocèses de la province ecclésiastique.

² Plutôt qu'une circonscription administrative romaine, c'est un héritage celtique. Cette notion apparaît chez César qui découvre les peuplades de la Gaule regroupées en nations ou « cités » et désigne plus précisément un groupe d'hommes réunis sur le plan militaire.

mouvements d'évangélisation et de christianisation du IV^e siècle, comme on l'a parfois affirmé (B. Beaujard). On trouve d'ailleurs une concordance chronologique quand on compare sa situation à celles de Reims, de Trèves, de Metz ou encore de Rouen qui a un évêque dès 316.

Un profil religieux propre à la Picardie ?

La première fondation monastique en Gaule est celle de Ligugé près de Poitiers, créée par saint Martin en 360 : les abbayes picardes connues ne peuvent se prévaloir d'une telle ancienneté mais la région offre un profil particulier, un peu à l'image des mouvements de la mer sur un rivage : une ouverture précoce aux influences extérieures, notamment dans les foyers de romanité, créés de toutes pièces parce que des représentants du pouvoir romain s'étaient installés dans des agglomérations, mais aussi des périodes de retour en arrière, surtout dans un *roman's land* dans lequel les nouvelles croyances nouvelles n'ont pu pénétrer que difficilement. La pérennité des infrastructures créées par les Romains, les routes, les *stativa* ou postes militaires qui ont donné naissance à de petites agglomérations dans les zones rurales, les cités elles-mêmes où s'installe une élite ouverte aux courants de pensée nouveaux³, tout cela favorise certainement la propagation du christianisme. Il y a cependant des freins à cette expansion : en premier lieu, la persistance, plus forte qu'ailleurs, notamment dans les campagnes, de croyances païennes, favorisées par une implantation germanique précoce et durable. Ensuite, les premières manifestations chrétiennes, apparues selon toute vraisemblance au IV^e siècle, se sont révélées fragiles dans des régions traversées fréquemment par des invasions de peuples eux-mêmes païens : dès le III^e siècle, les cités importantes de la Picardie ont connu une rétraction importante de leur emprise territoriale, visible grâce aux fouilles archéologiques, à cause des invasions qui les ont dévastées : c'est le cas d'Amiens, de Beauvais, de Noyon et de la plupart des *civitates*. La mobilité des populations qui a pu en résulter n'était pas favorable à une implantation religieuse inscrite dans le paysage sous la forme d'oratoires, de chapelles ou même d'églises.

Il y a donc des avancées mais aussi des moments de régression, dans la pénétration des idées nouvelles, comme le manifestent d'ailleurs de manière symbolique certains récits hagiographiques. Ainsi, la *Vie* de saint Vaast (VII^e s.) évoque la présence d'un ours dans un lieu abandonné, signe de l'abandon d'une église dévastée, l'ours symbolisant le retour à des croyances païennes, plus anciennes. Cela explique que, pour marquer leur territoire, les clercs ont toujours eu à cœur de conserver et d'investir ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'existant » dans le domaine religieux : une frontière peut être marquée par un établissement religieux comme le temple antique de Champlieu sur la commune d'Orrouy à la limite entre le territoire des Suessions (région de Soissons) et celui des Silvanectes (de Senlis). De même, des églises sont implantées de manière privilégiée dans des zones frontières comme celle de la commune de Moliens dans l'Oise (du lat. *mediolanum*, espace sacré, clairière). L'exemple de Tartigny, à l'est de Breteuil, est similaire : le village a été doté d'une église par l'évêque de Beauvais pour signifier la possession de cette indentation dans le territoire des Ambiens (près d'Amiens). On a aussi le cas de Breteuil, qui conserve des témoignages culturels anciens (avec l'église saint Cyr) et on a pu repérer en fouille un fossé servant de frontière entre les diocèses de Beauvais et d'Amiens. On peut citer encore un lieu symbolique, une « Croix des trois Evêques » où les évêques de Soissons, de Beauvais et de Senlis pouvaient dîner ensemble, dit-on, en restant chacun chez soi ...⁴. L'importance des limites, au-delà de l'aspect anecdotique, va de pair avec la recherche de la stabilité religieuse et les témoignages chrétiens les plus anciens, oratoires, chapelles, églises, nécropoles comportant des marques chrétiennes se trouvent dans des lieux stratégiques et de tradition romaine attestant d'une continuité de leur occupation : c'est le cas de Beaumont-sur-Oise (à la limite entre les *Bellovaci* et les *Parisii*) ou encore de Vermand (Aisne) qui devient pendant

³ On pense, par exemple, à cette élite romanisée qui a adopté assez tôt les croyances chrétiennes, comme le montrent leurs tombeaux qui se signalent par des marques chrétiennes, à Amiens par exemple.

⁴ J.- M. Popineau, *Histoire du peuplement et de l'organisation d'une zone de frontière et de passage : le terroir du Rouanne (Oise)*, D.E.A. soutenu à l'U.P.J.V. d'Amiens en 1997, dir. Ph. Racinet, p. 43.

quelque temps chef-lieu de cité à la place de Saint-Quentin parce qu'elle était mieux protégée au moment des invasions du III^e siècle, ou encore de Vendeuil-Caply (Oise). De même, la région de Noyon bénéficie d'une situation privilégiée, le long de la voie majeure allant de Soissons à Amiens.

Les attestations textuelles de la croyance pour l'époque paléo-chrétienne (IV^e-VI^e siècle) :

Les textes, on l'a dit, ne fournissent qu'exceptionnellement des indices contemporains du développement du culte chrétien et l'historien doit tenir compte de toute une série « d'écrans » qui masquent l'objet de son étude. Les mentions directes chez les historiens comme Grégoire de Tours au VI^e siècle, sont rarissimes (pour Amiens, par exemple), les martyrologes peuvent fournir des attestations pour les cultes rendus aux martyrs de l'Église universelle et aux martyrs locaux mais le plus ancien, le martyrologe hiéronymien date du V^e siècle. Les titulatures des églises sont parfois précieuses comme indices d'ancienneté : l'usage romain qui consiste à donner le nom d'un saint à une église date du début du V^e siècle et a été mis en place au moment de la propagation du culte des reliques : ainsi la titulature à saint Martin⁵ est considérée comme ancienne, celles de saint Médard ou encore celle de saint Eloi sont contemporaines et révèlent le prestige de leur apostolat. Le silence des textes proprement historiques oblige donc le chercheur à exploiter une source littéraire qui doit être utilisée avec circonspection et dûment passée au crible de la critique des sources : l'hagiographie. Il s'agit de parvenir à trouver la part de vérité historique probable à l'origine de ces textes (le « résidu », selon Jean Heuclin), Vies de saints et Miracles des « athlètes de Dieu » qui sont le fruit d'une réécriture constante au cours de siècles et dont le but réside dans l'édification des fidèles. L'analyse de ces textes, qui peuvent appartenir à de véritables « réseaux » littéraires, montre à l'évidence qu'il existe des thématiques récurrentes et empreintes de symbolisme et, parfois, des éléments concordants avec la réalité historique. Le christianisme, tel qu'il s'implante à ses débuts en Gaule, a été reconnu comme la religion officielle au IV^e siècle mais il a été longtemps ignoré ou combattu : d'où le thème hagiographique des persécutions exercées contre les martyrs des premiers temps chrétiens. Dans les textes concernant notre région, on voit intervenir un personnage emblématique, le *praefectus* Rictiovarus, exterminateur féroce des saints et agent de la persécution contre les martyrs comme Quentin, Lucien, Fuscien, Victorin, Gentien, Just, venus souvent de loin pour évangéliser les populations (de Rome le plus souvent). La présence d'un tel personnage représentant de l'Etat romain n'a rien d'étonnant : il incarne les croyances religieuses traditionnelles de Rome, alors que les saints martyrs sont des éléments subversifs, des intrus qui s'attaquent directement à la puissance de Rome et à ses dieux. Mais le débat contradictoire n'est pas réductible à une forme de manichéisme. Les croyances chrétiennes s'opposent au paganisme qui est lui-même le résultat d'un syncrétisme opéré auparavant par les conquérants romains : outre les apports celtiques (et parfois germaniques dans nos régions), le panthéisme romain intègre aussi des éléments orientaux, comme le culte à Isis, à Cybèle ou à Mithra.

On a un exemple de cette opposition entre les croyances dans une des *Vies* de saint Quentin, au cours d'un affrontement verbal très violent entre Quentin et Rictiovar : le saint apparaît comme un rebelle, un « mage », alors que le préfet agit à juste titre pour conserver le « bon droit » romain ... Les textes hagiographiques comportent un certain nombre de *realia*, des notations concrètes qui ne remontent que très rarement à l'époque envisagée dans le récit mais permettent d'attester de réalités datant de l'époque du rédacteur (souvent l'époque carolingienne). Parmi ces précieux éléments, on peut trouver des mentions d'églises, de chapelles, de tombeaux et aussi de cultes organisés, de pèlerinages : dans le diocèse d'Amiens, le culte des saints martyrs Fuscien, Victorin et Gentien s'implante au lieu évocateur de Sains-en-Amiénois. L'ancienneté du culte est attestée par une église mérovingienne dont on a retrouvé quelques structures sous l'église romane. De même, à Saint-Fuscien (Somme), une abbaye aurait été fondée au VI^e siècle par Chilpéric ou Frédégonde et fut le

⁵ Une étude plus générale, en Limousin par Michel Aubrun et, dans l'Oise, par Michel Roblin a pu montrer l'existence de « nébuleuses » martinienues, anciennes, autour desquelles s'organisent d'autres cultes plus récents.

lieu d'une refondation au XIIe siècle. Autre exemple : l'hagiographe de la troisième Vie de saint Quentin a pu constater *de visu* l'afflux des pèlerins au lieu actuel de la collégiale de Saint-Quentin, sur le tombeau du saint dont le sarcophage taillé dans le fût d'une colonne romaine a été retrouvé dans un endroit qui a fait encore récemment l'objet de fouilles archéologiques.

L'apport de l'archéologie :

C'est le rapport du christianisme à la mort qui a permis à l'archéologie de fournir les données les plus substantielles : les églises ou oratoires ont été d'abord édifiées sur le tombeau d'un saint, établissant par la même la possibilité d'un culte durable, inscrit dans la tradition. Ensuite, les croyances liées à la mort ont directement induit, selon des processus parfois complexes d'assimilation progressive ou de rupture, des pratiques funéraires que l'on a pu inventorier par des fouilles archéologiques. Même si les mentions textuelles concernant l'érection d'une *memoria* ou l'instauration d'un culte sont peu fréquentes, les recherches archéologiques peuvent confirmer ces attestations : certaines de nos églises encore en élévation sont connues pour leur ancienneté romane et témoignent de la pérennité d'un culte plus ancien. On retrouve parfois dans leurs substructions une crypte comme au Montmille près de Beauvais ou à Saint-Quentin, ou encore une nécropole sous le sol de l'église actuelle une nécropole témoignant de la volonté, dès l'époque mérovingienne, d'être inhumé au plus près d'un saint (ce qu'on appelle l'inhumation *ad sanctos*). On en a un exemple à Savignies, dans l'Oise, dans l'ancienne abbaye Saint-Lucien de Beauvais aujourd'hui détruite ou encore dans l'ancienne église de Saint-Acheul et considérée à tort comme l'emplacement de la première « cathédrale » d'Amiens parce qu'elle était placée sur une voie *extra muros* où se trouvait une nécropole recelant, conformément à l'usage antique, le corps de saint Firmin.

Les données obtenues par l'observation des rites funéraires sont, quant à elles, d'une interprétation assez délicate. En premier lieu, parce que le domaine funéraire est celui qui subit les modifications les plus tardives : des communautés qu'on estime « chrétiennes » tardent à manifester leurs croyances dans ce domaine qui reste avant tout privé. Ensuite, les changements s'opèrent de manière progressive et il arrive fréquemment que les usages païens et chrétiens se juxtaposent pendant un temps au sein d'une même nécropole. Enfin, le degré d'assimilation des croyances reste toujours problématique si l'on considère qu'elles peuvent aussi être un phénomène de mode. Il n'en reste pas moins que les témoignages archéologiques les plus explicites restent les inscriptions et les objets dits « chrétiens ». Pour la période avant le VIe siècle, ces témoignages sont extrêmement rares dans notre région. Plusieurs monuments funéraires offrent un intérêt particulier : une inscription a été trouvée près de l'ancienne abbaye Saint-Acheul à Amiens avec l'inscription *Floreda sanctimonialis* attribuée au Ve siècle et pourrait témoigner de l'existence d'une communauté chrétienne en ce lieu. Une autre inscription (*Pascentia*) sur un sarcophage du IVe siècle découvert dans un cimetière près de Vermand, pourrait être chrétienne. Notons encore la présence de deux monuments funéraires portant des caractères chrétiens et datés du IVe siècle qui ont été retrouvés sous le pavement de la collégiale de Saint-Quentin. D'autres inscriptions encore possèdent une datation haute : une plaque-boucle trouvée à Saint-Just-en Chaussée (*VIVAS IN CHRISTO*) du Ve siècle au plus tard. On a découvert également des objets portant des marques chrétiennes comme à Vermand ou à Homblières (Aisne), lieu d'implantation, sur un ancien site religieux païen, d'une abbaye féminine détruite aujourd'hui : on a découvert une coupe en verre gravé portant des scènes bibliques, Daniel dans la fosse aux lions, Suzanne entre les vieillards et Adam et Eve, dans un cimetière utilisé aux IIIe-IVe siècles et, ce qui est intéressant à noter, à une période haute où l'on a également des représentations païennes d'Hercule, de Jupiter et de Mars. L'archéologie permet donc de suppléer au manque de documentation écrite et offre l'avantage de confirmer, d'infirmer des hypothèses mais aussi de redresser parfois une tradition textuelle orientée, comme celle des textes hagiographiques. L'étude des nécropoles et des établissements religieux du haut Moyen Âge nous conduit à deux observations : d'une part, l'acculturation se fait en douceur, les croyances chrétiennes prenant le relais très progressivement avec un temps de coexistence avec les rites païens, comme c'est le cas par exemple à Bulles-Saine-Fontaine (Oise). Les *vici* (ou agglomérations secondaires) et les sanctuaires

païens qui leur sont associés ont servi de relais pour les idées nouvelles de même que les *civitates* qui deviennent les lieux où siègent les évêques. D'autre part, les lieux païens sont souvent « récupérés » et réinvestis pour être christianisés. Les textes hagiographiques font souvent état de destructions faisant place ensuite à une création nouvelle, chrétienne cette fois : c'est un *topos* que l'on retrouve, par exemple, dans la Vie de sainte Radegonde qui assiste avec délectation à la destruction d'un temple païen.

Ainsi, la période entre le IV^e et le début du VI^e siècle est celle de la mise en place, relativement lente, des premiers fondements matériels et spirituels du christianisme en Gaule du nord. L'évêché d'Amiens a probablement été créé au IV^e siècle sans qu'on en ait la preuve absolue. La même datation pourrait être proposée pour celui de Vermand qui a précédé celui de Noyon avant le VI^e siècle, tandis que Saint-Quentin connaît également une christianisation précoce. En revanche, pour la région autour de Beauvais, les témoignages textuels et archéologiques ne permettent pas de remonter au-delà du VI^e siècle mais peut-être reste-t-il encore des choses à découvrir ... L'imprégnation des idées chrétiennes est une œuvre de longue haleine, c'est un processus que la conversion de Clovis, à partir du V^e siècle, a certainement accéléré, avec l'aide éclairée de saint Remi et l'association entre le pouvoir laïc et le pouvoir religieux se révèle extrêmement fructueuse : le concile d'Orléans (511) décide qu'aucun laïc ne peut être choisi comme clerc et donc comme évêque sans l'assentiment royal, ce qui a permis une « réelle homogénéité » de l'Eglise (selon Stéphane Lebecq). Le pouvoir épiscopal, avec l'appui des rois, prend désormais en charge et encadre les manifestations du culte à ses débuts de même que les fondations au sens large du terme, que ce soit l'érection de bâtiments, ou l'instauration d'un culte local et d'une liturgie et son emprise s'affirme de manière encore plus forte à l'époque carolingienne. C'est dans ce contexte institutionnel qu'il faut apprécier, sur le plan local, le mouvement d'évangélisation puis de christianisation en profondeur des VI^e et VII^e siècles qu'on a pu appeler aussi « les siècles des saints ».

Les conditions favorables à une implantation définitive du christianisme : des prélats remarquables et des forces missionnaires novatrices :

La monarchie franque appelle à ses côtés, dans cette période, des hommes d'Eglise, véritables fonctionnaires royaux (Jean Heuclin) qui construisent le temporel de leur évêché. Les rois donnent également leur appui aux initiatives prises par des religieux plus indépendants, moines et ermites qui souhaitent se consacrer à une vie « cénobitique » ou à l'écart du monde et concourent largement à la christianisation des campagnes. Cette période des VI^e-VII^e siècles est documentée par des sources qui doivent être utilisées avec précaution, les listes épiscopales, résultat de compilations faites au IX^e siècle le plus souvent et donc sujettes à caution, ainsi que des textes hagiographiques. C'est ainsi que l'on voit apparaître le personnage de saint Médard qui va faire de Noyon un nouveau pôle épiscopal au VI^e siècle. Cet évêque entreprenant se manifeste par sa capacité de désobéissance face au pouvoir royal (lorsqu'il consacre diaconesse l'épouse du roi Clotaire, la reine Radegonde) mais il est aussi à l'origine du déplacement du siège épiscopal de Vermand, primitivement situé à Saint-Quentin, à Noyon et de l'union des deux sièges de Noyon et de Tournai, sans doute pour des raisons politiques. Ces dispositions ont d'ailleurs largement contribué au rayonnement du saint évêque dont les titulatures sont nombreuses dans la région (environ 78 dans les diocèses étudiés !). La seconde grande figure épiscopale du diocèse de Noyon est celle de saint Eloi au VII^e siècle, très proche également des milieux de pouvoir et dont l'action dépasse largement le cadre de sa juridiction épiscopale : il fonde des établissements à Paris, en Limousin, procède à l'invention des corps de nombreux saints comme saint Quentin, saint Piat, ce qui permet de relancer leur culte, se signale par des miracles après sa mort comme de son vivant et lutte contre les croyances païennes avec vigueur.

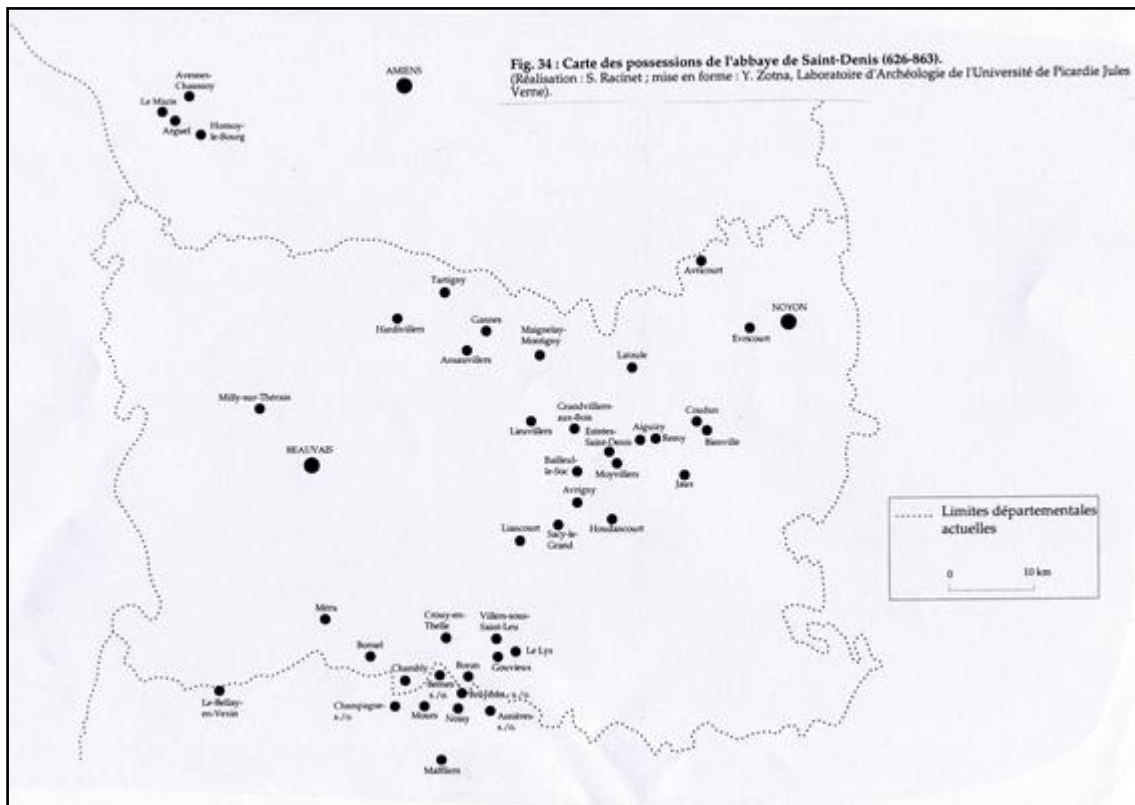
Au VI^e siècle, le monachisme, encore peu répandu dans le nord de la Gaule, se développe surtout au VII^e siècle, grâce à l'influence de courants venus d'Irlande plus précisément, comme celui initié par saint Colomban qui développe dans son monastère de Luxeuil (Vosges) un idéal érémitique à l'origine

de nombreuses fondations monastiques. Parmi les monastères urbains fondés avant 700, selon H. Atsma, on compte Saint-Médard de Soissons, Notre-Dame et Saint-Crépin, établissements favorisés par le pouvoir royal. A Amiens, on ne compte que l'ancien oratoire Saint-Martin, devenu établissement de moniales au VI^e siècle, l'abbaye Saint-Lucien à Beauvais et, à Noyon, Sainte-Godeberte et Saint-Eloi au VII^e siècle. Des saints, appelés « Scots » parce qu'ils venaient d'Irlande ou de « Bretagne » ont contribué à évangéliser la Picardie : saint Fursy vient dans le Ponthieu puis à Péronne avant de fonder un monastère à Lagny. Par la suite, tous les lieux traversés par les saints deviennent eux-mêmes des foyers de rayonnement du culte chrétien. D'autres saints encore, originaires d'Aquitaine, ont eu un rôle essentiel aux VI^e et VII^e siècles : saint Vaast, choisi par saint Remi venu pour évangéliser la région de Cambrai et d'Arras ou encore saint Amand qui a laissé des souvenirs de son passage à la limite entre les trois diocèses de Beauvais, de Noyon et de Soissons, à proximité de Machemont, de Mélicocq et de Ressons-sur-Matz. Les VI^e et VII^e siècles sont une période d'intense activité religieuse où des hommes incarnant des modèles de sainteté indiquent au chrétien la conduite à tenir au cours de sa vie terrestre. Ces saints évangélisateurs de la seconde génération ne sont pas des martyrs comme les saints des temps paléochrétiens mais exaltent la vertu de l'exemple.

La naissance des abbayes majeures :

Aux VI^e et VII^e siècles, l'œuvre des évêques et des saints se concrétise, avec l'aide active des souverains mérovingiens, par des fondations monastiques majeures, parmi lesquelles certaines auront une destinée plus que millénaire, comme Corbie et saint-Riquier. Les fondations les plus importantes se situent dans l'Amiénois et illustrent la continuité du mouvement colombanien comme Saint-Valery et Saint-Riquier ou encore Corbie, placée par la reine Bathilde dans l'obédience luxovienne (de Luxeuil). Quant aux monastères de Saint-Josse et de Saint-Germer, ce dernier en Beauvaisis, ils procèdent du même idéal que celui des saints irlandais. Enfin, quelques fondations comme Saint-Lucien de Beauvais ou encore Saint-Eloi de Noyon ont une origine historiquement mal attestée que seules les sources archéologiques peuvent éclairer. Ces établissements monastiques ont souvent un rayonnement spirituel associé, par une relation bilatérale, au pouvoir politique des grands du temps : c'est le cas de la fondation royale de Saint-Valery, en partie détruite au IX^e siècle mais enjeu important des seigneurs aux IX^e et X^e siècles. De même, Corbie, fondée et richement dotée par la reine Bathilde, a eu un rayonnement religieux et économique immense. Saint-Riquier subsiste encore de nos jours et a connu ses heures de gloire au moment de la renaissance carolingienne. L'abbaye Saint-Josse, du nom d'un ermite breton d'ascendance royale, est moins connue mais son prestige était sans doute lié à un lieu disparu depuis, le port de Quentovic. Saint-Lucien de Beauvais, détruite aujourd'hui, représente une des abbayes mérovingiennes les plus anciennes avec Saint-Médard et Saint-Crépin de Soissons : une charte de 583, dite de Chilpéric, sans doute un faux inspiré d'un document authentique, mentionne l'existence d'une église bâtie sur le tombeau du saint, martyr et céphalophore, et la création d'un monastère, peut-être autour de cette même date de 583. L'abbaye de Saint-Germer-de Fly, quant à elle, est issue d'une initiative privée soumise à l'autorisation ecclésiastique. On signale encore en Beauvaisis, une ancienne abbaye d'Oroër (du mot *oratorium* en latin), dont les origines sont très peu documentées. A Noyon, Sainte-Godeberte fait figure d'exception au haut Moyen Âge : fondation royale d'une abbaye de femmes sur un ancien oratoire, elle devient finalement église paroissiale après avoir été récupérée par les chanoines de la cathédrale. L'abbaye Saint-Eloi de Noyon, enfin, est érigée sur le tombeau du saint dans l'actuel quartier d'Orroire. La plupart de ces fondations monastiques sont faites dans un mouvement accompagnant le culte des saints aux VI^e-VII^e siècles et manifestent la volonté largement soutenue par la faveur royale de procéder à une christianisation en profondeur. Parfois richement dotées dès leur fondation comme Corbie ou Saint-Riquier, elles affirment toujours davantage leur rayonnement spirituel et leur patrimoine ne cesse de s'étendre à l'époque carolingienne. Il y a cependant quelques fragilités dues aux Invasions normandes du IX^e siècle: Saint-Lucien de Beauvais doit recevoir l'appui de Charles le

Chauve et Saint-Germer-de-Fly ainsi qu'Oroër sont mises à mal, au point que la seconde abbaye est complètement détruite vers 851. Les Invasions ainsi que des rivalités internes à l'Eglise de Noyon ont généré aussi des changements importants : l'emprise des chanoines de la cathédrale est telle que Sainte-Godeberte devient église paroissiale et que l'abbaye Saint-Eloi est placée désormais sous la coupe d'un « abbé de basilique ». Aux VIIe-VIIIe siècles, des tensions nouvelles apparaissent encore entre l'abbaye et les chanoines de la cathédrale, au moment où l'on décide de rapatrier les corps des saints évêques au cœur des cités (c'est le cas aussi à Amiens). Dans le diocèse de Soissons, l'abbaye majeure est Saint-Médard, établie par Clotaire sur son domaine fiscal de Crouy, un ancien lieu de culte païen où il avait décidé de placer sa propre sépulture. L'abbaye richement dotée connut



une expansion constante dans le Ponthieu et dans le Vermandois et son rayonnement spirituel s'accrut encore à l'époque carolingienne. Outre ces abbayes implantées en Picardie, celle de Saint-Denis, fondée sur un édifice mémorial du Ve siècle dans le diocèse de Paris, a joué un rôle très important dans la région de Compiègne car ses possessions ont souvent servi de relais pour l'évangélisation puis la christianisation des populations (voir la carte). Ces grandes abbayes picardes ont formé parfois des prélats de renom, futurs évêques des diocèses mais elles ont joué également un rôle déterminant dans la création du maillage paroissial, les premières églises rurales apparaissant vers les VIe-VIIe siècles.

Les premières églises rurales :

L'initiative de la création et de l'organisation d'une paroisse revient généralement à l'évêque quand il doit se faire relayer dans l'activité diocésaine pour la prédication, la dispense des sacrements, dont le baptême. Dans la même logique, il favorise et encadre le culte des saints et érige des églises où se trouvent leurs sépultures (les *memoriae*) mais aussi d'autres églises paroissiales soumises à sa juridiction. L'évangélisation menée par les saints en Picardie, qu'ils soient originaires de la région ou bien venus de contrées lointaines comme l'Irlande, a favorisé l'émergence de lieux de culte chrétiens, parfois même sur d'anciens lieux de culte païens. Mais il faut tenir compte également de la présence d'églises ou d'oratoires privés installés sur des fiefs royaux dans les *villae* dépendant des grands

monastères et sur les domaines des grands propriétaires terriens. Dans un premier temps, ces églises appartiennent au *dominus* et le desservant est choisi par lui. Mais, on l'a vu, grâce au concile d'Orléans de 511, l'évêque « récupère » théoriquement la nomination de ce desservant. Le processus se poursuit jusqu'à l'époque carolingienne et l'on observe encore aujourd'hui, dans nos campagnes, une topographie religieuse qui est le résultat de cette évolution et qui a été bien étudiée par Michel Roblin : il y a d'abord création d'une chapelle funéraire faite à l'initiative d'un particulier, située à la périphérie de l'habitat, avec un cimetière accolé : elle devient la première église paroissiale qui est ensuite remplacée, au plein Moyen Age, par une église plus récente, implantée au cœur de l'agglomération : Thiescourt (Oise) avec sa chapelle Saint-Albin, lieu funéraire et de pèlerinage, supplantée ensuite par l'église Notre-Dame, en est un bon exemple.

Quelques « pistes » pour Compiègne ?

Compiègne se trouve dans le diocèse de Soissons, capitale de Clotaire 1^{er} après le partage du royaume entre les fils de Clovis en 511. L'implantation la plus ancienne connue se situe à Venette où se trouve une *villa regia* attestée dans la *Vita* de saint Ansbert en 695. La proximité de l'Oise et l'existence probable d'un gué, peut-être même d'un carrefour⁶ (non loin du troisième pont de Compiègne, actuellement en construction ?), vraisemblablement en relation avec le sanctuaire de Champlieu (selon M. Roblin), tous ces éléments amènent à considérer l'église Saint-Germain comme la plus ancienne de Compiègne. La titulature rend hommage à saint Germain d'Auxerre (mort en 448) qui avait évangélisé la région de Beauvais et qui est cité souvent comme le patron des églises *seniores*, à l'égal de saint Martin, saint Hilaire, saint Loup ou Leu et saint Aignan.

Pour la région autour de Compiègne, l'inventaire des créations religieuses les plus anciennes, églises, chapelles ou simples oratoires pourrait se faire en tenant compte du maillage paroissial créé au cœur du patrimoine des abbayes locales ou plus lointaines : Saint-Denis, on l'a vu, mais aussi, par exemple, Fontenelle-Saint-Wandrille qui possédait l'ancienne église Saint-Georges de Chevrrières, comme l'atteste un diplôme de 704.

Comme on le voit, la recherche est ouverte : Compiègne, résidence royale depuis l'époque mérovingienne, a confirmé sa vocation de munificence religieuse par la création en 877 de la collégiale Sainte-Marie, future abbaye Saint-Corneille. Une approche fine, fondée sur une lecture renouvelée des textes mais surtout sur l'archéologie, discipline de recherche en devenir, permettraient de retrouver des indices plus anciens encore de l'imprégnation chrétienne dans notre région.

⁶ Le nom de Compiègne, *Compendium*, a fait l'objet de plusieurs interprétations : gué, carrefour et même sanctuaire ... Cf. la *Carte Archéologique de la Gaule*, département de l'Oise, G.-P. Woimant, dir. M. Provost, 1995.